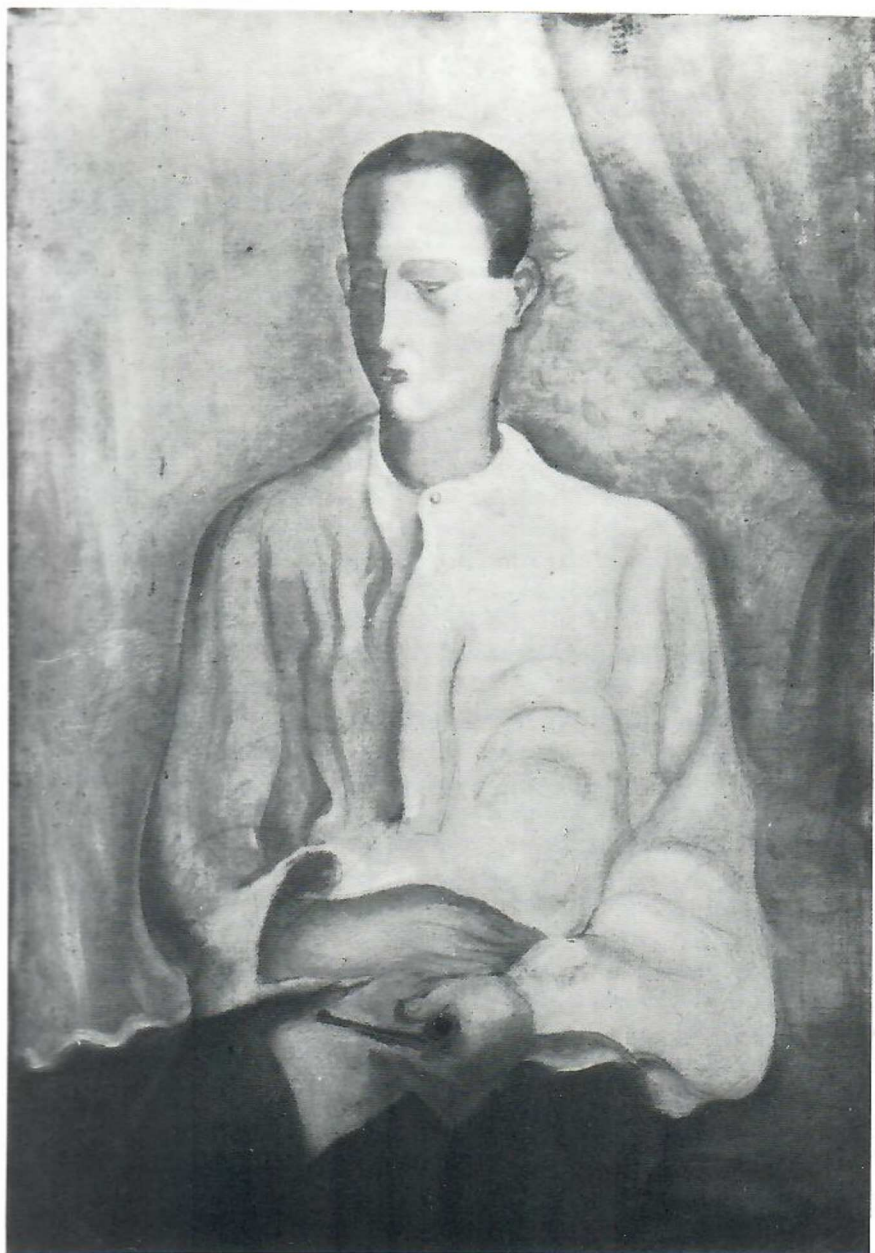


GEORGES LIMBOUR
Lettres à Michel Leiris



André Masson : *Portrait de Limbour*
Huile sur toile, 1922, 58 × 38 cm. (Galerie Louise Leiris, Paris)

Décembre 1923 : Une demande de poste à l'étranger est déposée à l'office national des Universités par Georges Limbour.

Âge : 23 ans. Vœux du candidat : «pays indifférents. Précepteur ou secrétaire».

Dès 1924, cette candidature qui a reçu l'appui de Jean Paulhan conduit Georges Limbour comme professeur de philosophie, d'abord en Albanie au Lycée de Koritza, puis de 1926 à 1929, en Égypte à Assiout et au Caire et de 1930 à 1938, en Pologne à Varsovie.

En octobre 1938, rentré en France, il est nommé à Parthenay où il sera mobilisé en 1939. Libéré à l'armistice, il revient au collège de Parthenay. Le 1^{er} février 1941, il est nommé au collège de Sainte-Ménéhould, puis le 1^{er} octobre au lycée Jehan Ango de Dieppe; il y reste jusqu'en 1955, date à laquelle il est appelé à Paris au lycée Jean-Baptiste-Say.

Aventure et liberté. Deux mots dans un rêve. Ainsi s'ouvre une vie «battante comme une porte». Une vie dont Michel Leiris souligne dans sa préface à Soleils bas, «... que le côté camp volant qui persista même après sa période de voyages comme enseignant, porte à croire qu'à l'instar des deux héros orphiques de sa mythologie, il avait le vagabondage pour lot et qu'on pourrait — s'il avait besoin de parrainages — l'apparenter aussi bien, flâneur à Nerval que, roule-ta-bosse à Rimbaud. Mais pareil vagabondage, signe chez lui d'un détachement souverain et d'un amour passionné de la liberté, n'est-il pas, autant qu'une mort de chaque instant la vie incessamment renouvelée...»

Un jour Max Jacob dit à Leiris : «Toi qui veux être un poète, il faut que tu connaisses Limbour». La rencontre se fit en 1922 dans l'atelier d'André Masson, rue Blomet. Nous avons choisi ces lettres, dans l'abondante correspondance que Georges Limbour adresse à Michel Leiris, pour leur caractère lyrique, mais aussi pour rendre hommage à l'histoire d'une amitié qui a résisté au temps. À travers elles, nous recueillons un passé que Michel Leiris évoque avec émotion et plaisir, nous saisissons les images d'une fidélité complice, d'une admiration réciproque, nous y découvrons la silhouette d'André Masson, compagnon de route, et de Daniel-Henry Kahnweiler, son premier éditeur.

Témoins éloquents d'une écriture, ces lettres datent du temps des voyages, où l'éloignement et la solitude ajoutent une touche singulière à l'anecdotique. Le monde regardé par Limbour, fait de chocs, s'irise de reflets inattendus. Par la magie de l'écriture, ses voyages devenus poèmes gardent l'éclat inaltérable qui traverse son œuvre. Lire Limbour, c'est entrer dans ce «soleil bas» qui saisit l'horizon dans le déclin de sa lumière, nivelant les formes, atténuant les couleurs. Mais c'est aussi jeter avec lui ce regard unique, ce regard ébloui ou ce «regard aveugle» sur le monde.

Martine Robineau

Je remercie vivement Michel Leiris d'avoir permis la publication et la datation approximative de ces lettres et la galerie Louise Leiris pour la reproduction du portrait de Limbour.

[1925]

Mon cher Michel,

Où est Cardiff la charbonnière où une femme vêtue de la couleur des fantômes apparaissait des tas de coke, immaculée, défiant les mines et leurs désastres, où est donc cette âme qui passe parmi les débris de la terre sans y toucher et sans y croire et Londres, la ville des banques où nous avons certainement travaillé, bu, aimé, souffert de la faim et des chiffres dans les brouillards d'opium, loin des cris des oiseaux marins; est-ce que tu ne voyageras plus ? Verrons-nous Shanghaï ensemble ? Penses-tu encore aux châteaux de la Bohème où nous pourrions renouer nos souliers sur les plumages des paons tués par les folles princesses à l'heure où l'araignée de pierre précieuse entoure son quinzième pentagone ? Ne plongerons-nous plus ensemble à la recherche de l'huître précieuse afin de dissoudre le diamant dans un vinaigre digne d'assaisonner le pissenlit sublime qui pousse entre les pierres qui servent de tombeau à l'ibis rêvant encore à sa belle momie ? Est-ce que pour nous tous les éléphants ne voudront pas devenir blancs en se roulant dans la gomme écoulee des grands arbres blessés par leurs défenses à l'heure où la lune orientale dissout son teint sur ces écoulements magnifiques ? Veux-tu des princesses des Indes, des bayadères sans nez et tatouées ou dont quelques doigts sont restés accrochés à l'Arbre Épouvantable en échange d'un fruit amer ? Leur beauté, des autres, se roule parmi les herbes magiques, parmi ces armes des sorciers. Pas une, de ces herbes, qui ne guérisse

un mal ou qui ne le fasse naître, et le voici, ce corps inhumain, couché dans la multitude des herbes périlleuses, empruntant à toutes leur secret, mais inaccessible à leur venin, alors que toi, seulement leur ombre te ferait mourir. Sera-ce cet hiver que la voix de la mer sur les brisants, mettra le trouble dans ton âme ? Ô compagnon infidèle, ingrat, quand me conduiras-tu jusqu'à la frontière, avec politesse ? Que sont devenues ces paroles trompeuses dont tu me leurras au *Silver Dollar**, aux soleils des chevelures ? Hélas ! Je dois te dire que l'un s'est éteint dans le lit d'un mari et que l'autre s'est déteint de lui-même à la triste couleur de la vie et que le *Silver Dollar* est aujourd'hui chargé de vert de gris. Au fond d'un verre je te vois te promener comme sur un manège. Tes yeux brillent toujours adorablement, austères et désespérés, et il y a quelques voyous qui te regardent. Pour mieux connaître ton destin je verse un peu de rhum. Je vois le bateau qui t'em-mène à la Jamaïque et tu es prisonnier des nègres. Tu es attaché au poteau et je ne sais que faire pour t'en délivrer, qu'appeler aux quatre points cardinaux les puissances du destin, l'Invisible à ton secours. Hélas, après de si beaux voyages dans le verre, entre les mains du Nègre Cannibale, à ce poteau de torture que je ploierais de mon genou ! Michel où es-tu ? Je bois le rhum comme toute la mer, engloutis ton voyage pour essayer de te tirer de ces mains délirantes, car les danses de la folie de l'ivresse et l'amour ont commencé leur rage autour de toi. Patience ! On fait rougir la broche et le pal. Tu seras dévoré par de royales dents. Ô verre, je te casse. Il est cassé ! Éclaté par terre comme un millier de billes et Mademoiselle Silver Dollar, la seule, puisque l'autre soleil s'est dénoué sous les mains d'un mari, et que celle-ci n'a plus que son image — comme sœur — dans la glace, de son petit visage falot encore coquet, mais grasseyé et triste tristetristetriste... me dit nous sommes quelques jeunes filles ainsi dans le monde tôt fanées, tôt damnées. Je t'embrasse chère ombre à ton poteau.

Limbour

* Le *Silver Dollar* était le nom d'un bar du Havre.

Mon cher Michel,

Voici une histoire de poulet : une poule par le trou d'un mur vint du jardin de mon voisin dans le mien. Je l'attrapai et lui coupai la tête. Mais tu sais comme poules et canards résistent à la mort. Cela a inspiré Villiers de l'Isle-Adam sur la guillotine. La poule retourna sans tête chez son maître.

Je te conseille d'en faire autant à tes petits-neveux. [...]

J'ai été à deux doigts d'être chassé d'ici, comme mauvais professeur, scandales et Bolchevisme !!! Ce dernier grief était une calomnie — tu en juges — du directeur afin de me faire déguerpir au plus vite. Je suis heureux de t'informer que ce personnage malhonnête a été lui-même chassé il y a quelques jours et me voilà de nouveau en sécurité.

J'ai fait paraître dans la revue un article (en français) intitulé : «Il faut honorer la jeunesse». Dans un pays traditionaliste à outrance, cela a fait scandale et j'ai été mal vu par la corporation pédagogique. Joffre, l'Académie Française, etc. étaient malmenés dans cet article. Le directeur m'avait demandé, au nom du renom français, d'interrompre la parution de la revue. J'en ai fait d'autres.

Enfin je sens que l'époque critique approche où je vais m'attirer la grosse affaire. C'est fatal comme le printemps, régulier comme les astres.

Armand est-il à Saint-Benoît ? Conte-moi le mariage boulonnais* qui me semble une affaire digne d'une plume excellente, mais qui malheureusement, sous celle du grand instigateur de ces noces, notre Saint Père Max [Jacob], prend un caractère religieux et grave qui ne va pas avec la bouffonnerie de la chose.

Hélas le peuple albanais n'est pas apte à l'humour, ni même à la farce, encore moins à la plus vulgaire plaisanterie, pas même sensible à une intelligence «bien» constituée. Le peuple le plus orgueilleux de la terre porte très haut sa tête souverainement imbécile. Il sent du moins nettement qu'il est le premier en quelque chose. Je n'ai jamais vu villes plus mornes, gens plus tristes, car la bêtise a l'air morose : une frontière, et l'homme ressuscite. Est-ce que les mots «citoyen albanais» mis sur un acte de naissance comme une formule de malédiction met aussitôt une tare sur l'esprit du petit être qui y correspond ?

Ah ! que je désirerais voir l'Autriche, l'Italie et la Grèce déchirer ce morceau, quoique ce ne soit qu'un os sans moelle.

Avez-vous formé un dessein de voyage pour cet été ?

Je me promets toujours un petit mot à Kahn [weiler]. Transmets à Gris, etc.

Bien à toi. Limbour

* Le «mariage boulonnais» unit Elie Lascaux à Berthe Gordon, belle-sœur de Kahnweiler.

[1925]

Mon cher Michel

En somme le voyage à Athènes a été une désillusion. Peut-être mon imagination eut-elle des faiblesses et fut-elle incapable de transformer les lieux, peut-être avais-je trop ou pas assez d'argent, etc. Me voici maintenant réemprisonné derrière les barreaux de mes quatre fenêtres, vieux restes chez nous de la féodalité, ou ornementation des prisons, mais sans lesquels on ne saurait concevoir une fenêtre albanaise. C'est la méfiance de l'homme à l'égard de la trahison féminine qui fit sceller ces grilles infernales et non, comme le prétend Aristote, la crainte des voleurs. Ces grilles me rappellent que j'ai songé à me marier avec une candide demoiselle dont le malheur aurait pu faire mon bonheur. Charmante petite, elle se pendait si gentiment, le matin, comme un linge, à ses barreaux ! Doux petit singe ! Je l'aurais ramenée en Europe et à Rome où quelque part comme cela j'aurais désiré l'abandonner pour des lèvres qui auraient chanté si adorablement l'italien !

Je veux te signaler comment la justice est rendue dans ce pays et particulièrement comment sont exécutées ses sentences. Muhammed d'Oxha, sujet albanais, avant tué à coups de hache son frère et sa belle-sœur pour se saisir des deux Napoléons (Louis d'or) que celle-ci portait à ses oreilles, car les pièces d'or y pendent fréquemment, comme pour rappeler à ce peuple que le tintement de l'or est la plus agréable des musiques. Comment fut capturé

Muhamed, je ne sais. Ce ne dut pas être facile. Toujours est-il que le juge et le sous-juge le condamnèrent à la pendaison. Pourquoi serait-il besoin d'un bourreau dans un pays où le meurtre est une disposition naturelle de l'espèce. Tuer ne peut être une spécialité, si ce n'est pour le cochon et le mouton. Mais pour l'homme. Donc juge et sous-juge se chargent de l'affaire entière. Mais pour que le sacrifice soit exemplaire, puisque la voix des journaux inexistante ne peut en avertir le peuple, celui-ci devra se rendre compte *de visu* comme dit la juridiction du châtiment alloué au meurtrier. Aussi, le jour du marché, lorsque les paysans vinrent en foule vendre leur tabac et quelques articles sortis, Dieu sait comment, de leurs mains paresseuses, au plein milieu du bazar, entre les amas de choux, les femmes et les enfants, suspendit-on le coupable à un poteau destiné à porter chaque nuit une lampe à pétrole. Une sentence sur son ventre expliquait les motifs de la mort de ce brigand qui partageait ainsi, de loin, le sort de Gérard de Nerval. On avait évité de lui couvrir la face afin que la corruption de son visage fît sur le peuple une impression vigoureuse et salutaire. Lorsque le marché fut fini, vers le soir, on l'emporta avec les légumes invendus.

Inutile de dire que ce jour-là la moitié des élèves du Lycée faisaient l'école buissonnière autour du spectacle délectable.

Ne pourrais-tu pas me faire envoyer les quelques livres ridicules dont la liste est ci-jointe pour un Albanais qui s'intéresse à ces sujets curieux et qui me rend des services. Le remboursement intégral te parviendra plus tard car le gouvernement a quelques dettes envers moi qui vis au crochet des gens. Les braves fonctionnaires sont tous dans une misère noire car chaque changement de gouvernement s'accompagne du changement intégral des fonctionnaires par représailles et pour récompenser les courtisans dévoués que l'on nomme. Je te remercie et t'envoie mes amitiés ainsi qu'à la Tribu.

Limbour

Je m'aperçois que j'ai négligé de saluer les H.K. d'un mot. C'est ce que je compte faire.

Cher Michel,

Je n'avais encore jamais connu la bestialité de l'homme. Il faut faire un pèlerinage à Salonique et savoir ce que désigne le mot Levantin, ce bâtard où l'Orient et l'Occident réussissent à réunir ce qu'ils ont, l'un de sensualité morne et flasque, vénale et vénérienne, son sens rampant de la terre, son goût du graillon et son élégance de maquereau, l'autre son agitation de mécanique positive, son bavardage progressiste. Les deux enfin ce bon fond de stupidité qui est le pain de la race. Ah ! bons Turcs, qu'est-ce que vous ne m'avez pas massacré ces chrétiens-là. Ils ont du juif et du musulman d'ailleurs, et l'orthodoxie leur va à merveille, car je n'ai jamais vu d'hommes plus nauséabonds que le prêtre appelé Pope qui porte un chignon et une barbe sale, comme un Sâr Peladan qui ne se serait ni parfumé ni peigné, ni lavé et dont les cellules adipeuses bavent et moussent comme un escargot malade. J'ai encore traversé des montagnes ces jours derniers pour monter cet Hymette où les guêpes pompent l'Huile et commence à trouver du goût à payer si cher cette répugnance pour l'homme. Je commence aussi à me méfier de la Russie : la dernière Illusion et je me sens traqué. Ça sent la fin du monde et ce ne serait pas dommage que la Révolution enfilât à sa broche ces hommes trempés comme des *baignets*. Un déluge de sang ! pour marquer la fin de l'ère quaternaire et l'extermination des peuples par les peuples.

Je vais me retirer avec courage dans ma tanière et vivre un hiver comme l'ours qui se nourrit en suçant ses pattes : il est vrai qu'au printemps il en sort amaigri ! Oui je vais sucer un peu ma patte pour juger si ma graisse est bonne. As-tu goûté les tiennes, ces temps-ci ? L'ours quand il retrouve l'animation du renouveau est beau, car il est maigre et terrible. Sa faim ne pardonne pas et son grand squelette disloqué par la marche anime de pointes sa fourrure trop grande.

Écris-moi et envoie-moi quelques volumes que tu jugeras bons.

Ici la division du Travail est moins accomplie puisque l'Archéologue et le Minéralogiste ne sont qu'un. Je t'envoie mes amitiés.

Limbour

LYCÉE FRANÇAIS DE VARSOVIE

POLNA 46A

[1934]

Mon cher Michel,

Je te remercie de ton livre* que j'ai reçu aujourd'hui. Il semble être arrivé directement car il est absolument intact. Je me réjouis à l'idée d'en commencer la lecture.

La dédicace ne me plaît pas ! Car nous avons fait des voyages ensemble et j'éprouve autant de joie à m'en souvenir que de ceux que nous aurions pu faire. Nous aurions pu en faire davantage, il est vrai, hélas. Quant au futur, si je me sens toujours « l'âme » (sic) d'un voyageur, je n'ai plus malheureusement le pied du voyageur. On peut quand même en rêver, d'autant plus que je n'ai jamais rencontré que deux personnes avec lesquelles j'aurais voulu voyager : toi et Masson. Je ne dis pas cela pour pincer les cordes au sujet du bon vieux temps.

Je vais donc dès ce soir me botter d'un cuir imaginaire et partir au pays des moustiques et des sorciers. [...] Si ce livre ramène des heures ma pensée vers toi, il sera l'occasion de constater que ma vieille affection pour toi, malgré l'éloignement et les silences dus aux mauvaises habitudes de la vie, est toujours très grande et n'a pas besoin d'être raffermie. Je te remercie et t'envoie ainsi qu'à Zette mes meilleures amitiés.

G.L.

* *L'Afrique fantôme.*

[1935]

Mon cher Michel,

Si par quelque belle après-midi grise et sèche — oh le beau temps pour que les clous des galoches des écoliers récents étincellent sur le trottoir — tu passais devant quelque traktir équivoque, un de

ces hôtels garnis dont les gouttières trouées laissent couler quelques larmes de Charles Dickens, un de ces instruments de lentes tortures... pense à moi, mon brave Michel, mon courageux Michel, aie le courage d'en franchir le seuil, et de demander au Minos de cet horrible lieu, si dans tout son traktir, il n'a pas une chambre dont la valeur supposée ne dépasse 60 frs, quoique la valeur réelle n'en excède pas le tiers. Ainsi, tâche utilisant tes promenades et tes courses à un noble but de me trouver une place libre entre un plancher et un plafond car ce n'est pas en petit travailleur que je vais faire mon entrée dans cette ville magnifique mais quoique le pressentiment de ma misère soit net, j'ai un plaisir frénétique à mon retour et un courage surhumain.

Ne dérive pas de tes lieux habituels et n'entre dans les traktirs que par hasard, c'est le meilleur moyen.

Je baigne toujours deux fois par jour et je ne serai jamais rond-de-cuir, car s'il fallait m'asseoir sur un siège spécial, il deviendrait une bouée.

Je serai heureux de te revoir et de connaître tes résolutions. Les miennes sont toujours pour les actions violentes et les décisions périlleuses au-delà du point de couteil du pays.

Je t'embrasse et à bientôt.

Job

[1937]

Mon cher Michel,

Tu as reçu ma lettre, puisque tu y réponds, mais excuse-moi, elle n'était pas terminée ! Je l'ai mise avec un petit paquet.

Je suis heureux que tu me parles de la mort d'*Empédocle**. Dis-moi dans quelle édition cela se trouve car je rêve de le lire. Je connais cela par ouï-dire, plus exactement d'après *Le Combat avec le démon* de Stefan Zweig. (Il parle aussi d'un bonhomme Kleist, un de ceux dont on entend parler sans avoir jamais rien lu et qui semble assez singulier). Moi je n'ai pas fait de découverte, mais je lis parfois du Swinburne.

J'ai envoyé mon manuscrit à Paulhan. Je n'ai pas encore de nouvelle, je serais curieux de savoir ce que tu en penses, bien que cela doive être impossible de lire un manuscrit. Je me demande

comment il fait. Le début est comme dans *La Pie voleuse*, assez faible. Quelque chose d'un peu macabre qui me gêne, aussi j'en ai fait beaucoup sauter. Finalement ce n'est pas spécialement «rigolo» bien que peut-être cela puisse faire rire.

En tout cas c'est parti et je ne voudrais plus le publier avec *La Pie voleuse* car il m'a toujours semblé que dans ce dernier récit, le dernier mot n'était pas dit. On ne peut pas abandonner ainsi notre cher Tossa aux mains des Marocains et des chemises noires. Ce monde idyllique que j'ai fait ne pouvait pas rester suspendu dans son rêve. J'ai pensé qu'il fallait «peindre» (?) la guerre et que tout cela prendrait un sens humain. Aussi j'ai commencé une seconde partie, ou plutôt je me suis mis à écrire la suite. C'est d'ailleurs fini mais je fais tout en deux fois. Le difficile, c'est que sans faire aucunement de politique, il faut néanmoins pousser doucement un petit personnage par les reins et le diriger avec un amour particulier. C'était tout naturel que mon maître d'école soit un anarchiste. Vu ma terrible ignorance de ces questions, je suis discret. Je ne voudrais d'ailleurs pas me renseigner. L'endroit où fut dansée la sardane, m'a semblé excellent pour un combat avec les Marocains, il y a là tous les éléments essentiels que peut souhaiter un bon tacticien. Je ne veux pas avoir été pour rien le fils d'un capitaine.

Cela va sûrement me mener jusqu'à Noël où j'accourrai lire ton essai sur la tauromachie. Ce que j'ai toujours rêvé c'est qu'on aille passer quelques jours à cette époque dans un petit village endormi de France, un peu triste mais exaltant, en Bourgogne, par exemple — ou le long de l'Allier : pas dans le genre de Lyons-la-Forêt (trop normand). Il faudrait par exemple : une vieille guimbarde. On pourrait faire là aussi un réveillon avec les loups de Charles le Téméraire qui guetteraient à la porte les ivrognes qui s'absenteraient imprudemment. Pour la Camargue d'accord, mais je trouve qu'à part la côte c'est moins bien que la Provence. Il y a certainement une légende, on est déçu.

Pensons à ces charmants projets, car, en effet, Budapest ce serait bien cher pour le moment.

Mes amitiés à tous les deux et à bientôt.

G.L.

* La tragédie d'Hölderlin.

[1937]

Mon cher Michel,

J'ai mis longtemps à te répondre : je voulais le faire plus tôt, mais je me suis trouvé assez pris. J'ai reçu ton enveloppe magistrale ouverte. Pour quelles raisons ? Je m'attendais, je ne sais pourquoi à un *traité* de Tauromachie*. Mais j'ai vu que c'était un véritable poème avec de très belles images. Ce que je te reproche ce n'est pas au poème, c'est à toi, et, bien que je ne voie pas très bien comment ce rapprochement ou ce mélange aurait pu être fait, de ne pas faire apparaître dans la tauromachie le pont du Gard et autres architectures. Au fond le pont du Gard est comme une arène étirée. Mais cela aurait été naturellement autre chose. Il doit y avoir une manière de se servir poétiquement des éléments rencontrés pendant ton voyage et qui ne soit pas historico-archéologique comme Heredia ou Alexandre Dumas et qui en fasse des choses vivantes. C'est sans doute parce qu'on tue des taureaux à Nîmes et Arles que les pierres prennent un autre sens. Bref, à un moment je croyais que ce serait une tauromachie particulière à ton voyage. Tout cela n'est pas très net, mais si ce l'était, ce serait fait. Naturellement, cela n'est pas une critique de ton poème qui est autre chose, et qui justement ne se mêle pas de se choisir un cadre. Dans ce que je dis, le pont du Gard ne serait pas un *cadre*. C'est d'ailleurs la première fois que je pense réellement aux courses en Provence, ce qui me fait voir ce pays sous un autre jour très nouveau et qui ne le rapproche pas d'Espagne. La peinture me semble avoir cela de fameux qu'elle peut rapprocher des images pareilles directement sans avoir besoin d'explication. Il me semble qu'il n'y a pas de choses comme cela même dans Apollinaire qui serait finalement celui qui s'en serait approché le plus.

Je pense arriver prochainement, et en attendant je t'envoie ainsi qu'à Zette mes meilleures amitiés.

G.L.

* Il s'agit du texte *Tauromachies* publié par G.L.M. en 1937.

LES VOYAGEURS

HOTEL-RESTAURANT

BONIFACIO

(CORSE)



Téléph. : 18

[1938]

Mes chers amis,

Le coquin n'oublie pas nos projets et en fait même d'autres, grâce à sa nouvelle expérience du camping et de sa petite tente de 1 kg 300 qui tient dans une poche et qui fait qu'on dépense 16 frs 50 par jour. Il a couché cette nuit pour la première fois depuis vingt jours dans une chambre où il a eu un petit retour de somnambulisme, à cause de la pleine lune et du vin et du manque d'air, qui a ameuté la population de l'hôtel bonifaccien. Aussi son âme est encore crayeuse comme les falaises du pays fantomatique qui l'ont empêché de piquer sa tente de poche. Mais de qui parlé-je ? N'est-ce pas de moi, et de vous ? Faites des projets. On les ratifiera. Cela pourrait être merveilleux. Je retourne un peu dormir dans le lit des langoustes.

Old Job

[fin 1938]

Mes chers amis,

Il faudra bien que je vous donne enfin des nouvelles de ce Parthenay ! J'ai attendu un petit peu afin d'avoir une impression juste, (mais toutes les impressions sont justes sur le moment). Toute cette semaine qui a passé très vite, j'ai passé mon temps à rigoler chaque fois que je regardais un arbre, la Mairie, l'Abattoir, les cafés, à l'idée que j'étais tombé là-dedans. Je ne suis pas encore sorti de l'impression que je suis en vacances et que c'est un village que je traverse, où je suis arrêté par une panne de moto. Je ne suis pas encore persuadé que c'est là mon domicile, tant réclamé par les gendarmes, et qu'ils vont me l'inscrire sur mon livret militaire.

Aussi le temps passe-t-il légèrement, avec gaîté et des hésitations de papillons. À mon arrivée, j'ai failli rater le village. D'ailleurs j'avais failli aussi rater le train à Paris. Ici des complications que je passe. On va de Paris à Tours dans un vieux wagon de bois très cahotant et l'on s'arrête une heure dans cette ville pour goûter les petits vins blancs. Puis l'on repart pour Saumur, pays de la

cavalerie, bourgade élégante et bourgeoise qui s'endort avec les chevaux et où, dès que les écuries sont éteintes, les cafés commencent à fermer. Puisque je sais cela, c'est que le train s'y arrête encore une petite heure, mais le vin de Saumur est blanc et renommé. C'est l'heure du dîner, après quoi un vieux train poussif, le plus lent et le plus obscur des omnibus qui fait regretter les tramways de banlieue, vous mène de gare en gare, par 25 stations jusqu'à Parthenay où l'on arrive vers les 10 h 1/2. Quand il s'arrête sur ce trajet, on croirait que c'est en pleine brousse, car c'est dans une obscurité complète. Mais un homme invisible ne tarde pas à surgir avec une lanterne de la boue où stagne le convoi et crie le nom de ce gouffre obscur. Personne ne monte et personne ne veut descendre au bord de cet Achéron, le train repart et l'on se dit : Je reconnaitrai Parthenay à ce qu'il y aura bien un peu de lumière, et l'on a tendance à se rendormir, mais en gendarmerie. Et tout à coup, le train s'étant pour la vingt-cinquième fois arrêté au fond d'un grand océan d'obscurité, l'homme de la vase étant un peu en retard avec sa lanterne, on entend crier : Parthenay ! Alors on n'arrive pas à ouvrir précipitamment la portière démodée qui ne fonctionne plus, on baisse la vitre, on appelle dans la nuit, suppliant le train de ne pas partir, on descend ses valises et on les pose dans une mare d'eau, pour courir prendre les autres; le convoi repart, on cherche des porteurs, on cherche la sortie, l'homme à la lanterne est rentré dans la vase, on traverse une petite gare grande comme un bureau d'octroi, et l'on se trouve ainsi vomé par Omnibus au bout d'une sorte d'avenue très noire où l'on voit tout juste la pluie tomber dans des petites mares d'eau. Comme il y a un hôtel juste là, on y entre, dévisagé par un tribu de joueurs de cartes qui se demandent d'où l'on peut venir et avec quelles intentions et la bonne vous assure qu'au bout de l'avenue, il y a une petite ville.

Mais la petite ville vous l'avez déjà cent fois vue.

Pour le moment, j'ai du travail, je ne parle pas de mes philosophes, il paraît qu'il y en a deux (!), mais je ne les ai pas encore vus.

Je vais aller quatre jours à Paris vers le début de novembre. Êtes-vous allés à Nîmes ?

Envoyez-moi des nouvelles s'il y en a, et des péripéties Masson. Mes amitiés.

Job.
2, place Michelet

Chers amis,

Je vous remercie fort de votre hospitalité et de vos soins. Le retour à Dieppe m'a fait du bien, je pense, car ce qui m'embêtait fort et me déprimait était le vide d'esprit et la connerie dans lesquels je me sentais par faiblesse, plongé. Aussi, en m'y mettant avec énergie et grand désir d'en sortir — mes petits cours de philosophie, pour commencer, m'ont fait du bien, en me remettant tout doucement à une certaine activité. Et puis le changement d'air est peut-être bon. Jeanne s'est transformée en une petite bonne sœur toute menue et pâlotte qui me pique au pied d'un crucifix toujours debout, car le temps n'est pas encore venu où l'on pique à genoux.

Je pense vous voir mercredi au concert de Leibowitz et vous envoie à tous mes amitiés.

Job

[1940-1944]

Mon cher Michel,

J'ai été long à te répondre*, car je voulais faire venir quelques papiers du Havre. Ma mère m'a bien envoyé diverses paperasses, qu'elle a eu le mérite de trouver dans un placard, mais l'examen de ces feuilles n'est pas très encourageant. D'autre part, les améliorer ne me semble guère possible, ni les truquer, ni même faire des imitations. Je m'y suis d'ailleurs amusé, mais faire du vrai sur-réalisme ne me paraît plus guère possible. C'était un état d'esprit bien spécial dans lequel je m'aperçois qu'on ne se replonge pas si aisément. On s'y maintient quelques instants et quelques lignes et cela aboutit aussi à susciter un certain cafard né d'une évocation désagréable, un retour pénible dans le temps. Bref, je ne t'envoie rien, comme la minceur de l'enveloppe te l'a fait pressentir. J'ajouterai que je me suis aperçu en me livrant à cet automatisme, qu'on a quelques idées dominantes, très précises, qui dirigent sûrement les mots; quelque nostalgie et hantise de choses passées qu'il vaut mieux laisser dormir à la cave, pour ma tranquillité.

* Michel Leiris avait demandé des textes à Georges Limbour pour la revue *Messages*, dirigée par Jean Lescure.

Peut-être sommes-nous à l'âge du conscient. Ce genre d'exercice me donne l'impression de faire apparaître mes maladies, et cela m'est contre-indiqué pour le moment.

J'espère que vous avez de bonnes nouvelles des K[ahnweiler]. Je vous verrai au mardi gras et t'envoie mes meilleures amitiés.

G.L.

[1940-1944]

[...] Masson n'avait pas encore, à cette époque, son pardessus mastic (qui devait faire tellement d'usage, mastic et élastique, car il prit la forme un moment volumineuse de son ventre enflant d'une manière napoléonienne) mais il portait un sac sur le dos et avait un petit genre boy-scout végétarien préraphaélite : c'est ainsi du moins qu'il apparut, comme je digérais des huîtres et des frites, vins, cafés, alcools, à l'endroit d'où vous avez cette vue, sur le quai, où je l'attendais : il descendait du train de Paris, et naturellement n'avait pas vu en gare l'affiche : les voyageurs pour l'Angleterre restent dans le train. Aussi, au lieu de venir de la gare au bateau par le train, il était venu à pied, et bien entendu s'était perdu, et se croyant naturellement en retard et que le bateau serait parti ! Aussi, c'est lui que j'ai dessiné, en bas, à gauche, routsack au dos, pâle et nerveux, courant vers le bateau, tel que je l'aperçus, moi venant du Havre, de la terrasse où je digérais en l'attendant un repas matinal, car c'était encore 10 h du matin ; et je courus plein de joie dans la rue, et criais « André » ou peut-être « Masson » et il s'avança, rasséréné, et me plaqua deux gros baisers sur les joues. Puis nous partîmes pour l'Angleterre.

Maintenant, si je savais dessiner, j'ôterais les bateaux anglais, et je vous ferais des vedettes, et les dragueurs de mines à croix gammées. Je suis au-dessus, mais c'est un peu comme si j'habitais dedans, avec cette différence que lorsque les Anglais viennent les mitrailler, je suis de ma fenêtre aux premières loges. Et, ce qu'il y a d'épatant, ici, c'est que les Anglais (qui ne sont pas les mêmes partout) ne lancent pas de bombes : ils mitraillent, c'est moins

dangereux qu'au Havre, parce que les carreaux ne vous éclatent pas dans la gueule. Il y a par exemple une chose dont je ne m'étais jamais encore rendu bien compte; quand un avion attaque un bateau, vous voyez une ligne pointillée aller de l'avion au bateau, et du bateau qui se défend à l'avion, et cela a l'air d'un chapelet de cervelas le long d'un fil, exactement, c'est fantastique (car ce sont de petits obus), et ces devantures de charcuterie vous foutent une faim de démon, telle que je regarde avec un intense désespoir le petit restaurant sous les arcades le long du quai, d'où je guettais Masson en dévorant des huîtres et des frites.

Au reste, vous pourrez venir voir : car j'ai loué à cet effet une petite maison, où j'ai beaucoup de lits, de manière à pouvoir recevoir les gens qui m'ont prêté les leurs.

Maintenant des choses graves : il y a à proximité de la pharmacie Cavaillès, sur le même trottoir du boulevard Haussmann, un épicier qui a beaucoup de bouteilles de whisky et de gin. L'alcool manque et je voudrais donc que, vu la proximité, vous me preniez quelques bouteilles que vous mettriez rue d'Astorg, cela ne fait pas lourd transport. Je vous envoie donc 200 frs. Prenez des moins chers, car on n'est plus très difficile, n'ayant plus rien. Par exemple, je n'ai plus bu ni vin, ni alcool, sauf de la saleté dans des bistrots, depuis Paris. Vin nulle part, sauf de la lavasse de tonneau à 40 frs. Vous ne vous figurez pas ce que c'est ici à ce point de vue : nous boirons cela à Noël. Tout de même ! On ne va pas se laisser devenir d'une transparence archangélique. Déjà pour le tabac, ils nous ont eus : je ne fume pour ainsi dire plus, je ne bois plus : n'insistons pas (ce n'est pas là rencontre obscène).

Je rapporterai le surplus à Noël et par conséquent, vous pouvez en prendre, surtout en cas d'augmentation, pour plus que je n'envoie d'argent. Écrivez-moi ce qu'il en est, et avec diligence.

J'ai enfin eu la chance, il y a quelque temps, de pouvoir toucher Kahnweiler.

Mes amitiés

O[ld] Job

La meilleure adresse est Collège de Dieppe



Chers Amis, Merci à Berwa
pour la maladie promptement *congu*
raminée ...



Je mange beaucoup
d'agneaux mystiques.
Je flamandise dans le
brouillard gris. C'est
très joli. Baisers Mystiques.

Job

Ern. Talli, Bruxelles, n° 1

M^{me} et M^r Leiris

54^{bis} Quai des Grands Augustins

Paris

France

Gand Eglise St-Nicolas, Beffroi, Eglise St-Baon.
Gent Sint-Nikolaaskerk, Belfort, St-Baafskerk.





1338 Zermatt, Matterhorn

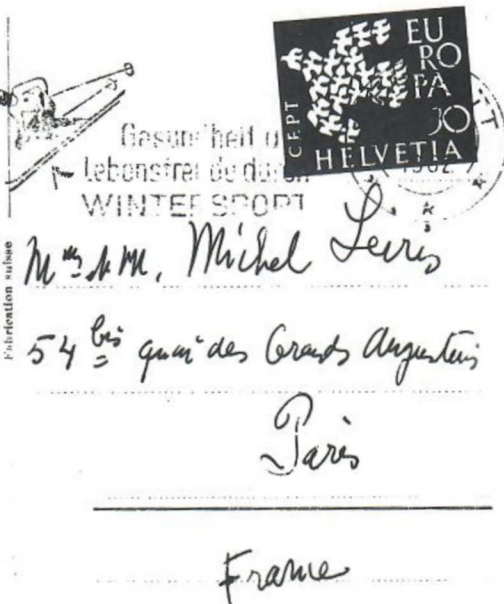
Chère Zette, cher Michel, j'ai
envié mes meilleurs vœux et songes un peu
d'un pauvre li' hant qui n'a ni fusée ni
amorak. Mais c'est le Roi des remonte
sans télésiège et comme ditort G.A. "il
détient le record de l'altitude..."

Lui il remonte, moi je descends.

Bon, j'espère que je vous
embrasse

Joh

Photo: Perren-Barberini, Zermatt





cher amis, petit c'est le romantisme
 pour moi qui le apparaît. Ici
 tout est terriblement noir. On
 vit dans l'encre. Cela
 doit noyer les environs.
 Cependant les monnettes sont
 jolies. Donc l'encre ne doit
 pas souiller le poète.

Grands Meris et la boudait

Gand Château des Comtes. (1180).
 Gent 's Gravensteen

Job

OK BIJ 'T WERK :
 GOED GEKLEED
 GOED GEZIEN



Photographie • Selection Erri. Thill
 sur papier de luxe - no 14

Michel Lissin

53 bis Quai des Grands
 Augustins

Paris

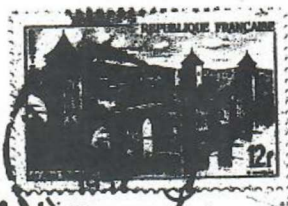


France



Station de Valloire (Alt. 1450m.)
Pistes de la Sélaz

chers amis, voilà le mariage, le fond
de crêpe et toute la Foire. On dit
que l'homme est peu de chose, mais je le
trouve si vraiment solide, malgré la
fortune que le fait le chirurgien, et que par les
bûches, avec un grand avantage de
mettre traîneurs de rivière. Les ~~autres~~
favoriser le reboisement, il y en avait
besoin. Je sors salue pour cette
nouvelle année. Oh j'oublie d'avoir
dire par votre petit chandail de gaze des
étincelles comme les cheveux des filles
quand elles se peignent, des crissements
quand je le froie le soir. *Jule*



Michel Leiris
53^{bis} Quai des Grands
Augustins

Paris

Edition d'ART " MAURIENNE "
Jo. LÉGER - Saint-JEAN
Reprod. réservés . S.P.A. - Paris